

## Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



# Mobilité, liberté et mort dans l'oeuvre de Jocelyne Saucier

Karine Beaudoin

Volume 18, Number 2, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085058ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3529>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

### ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Beaudoin, K. (2021). Mobilité, liberté et mort dans l'oeuvre de Jocelyne Saucier. *Voix plurielles*, 18(2), 127–139. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3529>

### Article abstract

Dans le roman québécois, les motifs de l'exil (volontaire ou forcé) et de l'éloignement existent dans un continuum sociohistorique et critique. Longtemps liés à l'identité, ils engageraient aujourd'hui des questionnements plus susceptibles de transcender les frontières culturelles et sociales, quelque chose qui toucherait à l'humain dans son essence, à sa manière d'appréhender le monde et son existence. C'est donc dans l'intention de tester cette proposition que nous investiguons l'imaginaire romanesque de Jocelyne Saucier, un univers qui habite une quantité phénoménale de nomades dont les incessants déplacements croisent et décroisent les motifs de liberté et de mort. Les enjeux narratifs et poétiques de la mobilité seront exposés à travers la dimension temporelle des déplacements des personnages ainsi que leur caractère existentiel, à savoir la motivation à l'origine de leur excentrement.

© Karine Beaudoin, 2021



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Mobilité, liberté et mort dans l'œuvre de Jocelyne Saucier

**Karine Beaudoin**, Huron University College

Quoique les phénomènes de migration traversent l'histoire de l'humanité, l'on admettra que le vingt-et-unième siècle ne s'annonce indéniablement pas sous l'idéal d'une sédentarité cocon. Aux exilés politiques s'ajoutent désormais de nouveaux types de migrants, notamment les réfugiés climatiques, les nomades numériques (les travailleurs sans lieu fixe qui effectuent leurs tâches via les technologies numériques) et les « nouveaux pauvres » (les jeunes ressortissants de pays de l'OCDE qui se déplacent vers le Sud dans l'espoir d'une vie meilleure) (Bredeloup 5). Partant de l'inévitable porosité de la littérature, nul doute que notre empan imaginaire contemporain témoigne de la singularité des préoccupations migratoires qui marquent notre époque.

Dans le roman québécois, les motifs de l'exil (volontaire ou forcé) et de l'éloignement s'inscrivent dans un continuum historique et culturel. Longtemps liés à l'identité, et à la littérature « migrante », ils engagent aujourd'hui des questionnements plus susceptibles de transcender les frontières culturelles et sociales (Amrit et Rao), quelque chose qui toucherait à l'humain dans son essence, à sa manière d'appréhender le monde et son existence. Convoquant *indirectement* le déplacement, l'imaginaire romanesque de Jocelyne Saucier, auteure québécoise contemporaine traduite dans de nombreuses langues et mainte fois encensée par la critique, se prête particulièrement bien à ce type de proposition. Par le biais d'une fabrique phénoménale de nomades, ses textes croisent et décroisent les motifs de liberté et de mort. Ne seront considérés pour cet essai que quatre de ses cinq romans : *Jeanne sur les routes*, *Les héritiers de la mine*, *Il pleuvait des oiseaux* et *À train perdu*. À noter également que je favoriserai les termes « mobilité » et « déplacements » à ceux d'« exil » et de « migration » en raison du fait qu'ils recouvrent une plus grande variété de mouvements migratoires. Enfin, deux axes me permettront de me focaliser sur les enjeux narratifs et poétiques de la mobilité, soit la dimension temporelle des déplacements des personnages ainsi que leur caractère existentiel, à savoir la motivation à l'origine de leur excentrement – des critères inspirés d'une synthèse critique de l'anthropologue Sylvie Bredeloup (7).

### Départs permanents

Parmi les personnages qui peuplent les romans de Saucier, je m'intéresserai dans un premier temps à ceux qui quittent leur lieu d'origine et n'y reviennent pas. Leur migration, ou si l'on veut, leur exil, est de nature permanente, sans espoir ou volonté de retour. Fait intéressant : ces sujets fictifs, jetés sur les routes pour des raisons variées, aboutissent tous au nord de l'Ontario ou au nord du Québec. Protagonistes, ou simples figurants, leur confluence traduit le portrait d'un groupe d'individus résilients, réfractaires à l'ordre et épris de liberté.

En fusionnant le réel et la fiction, *Jeanne sur les routes* raconte l'étrange obsession d'une famille de l'Abitibi pour la jeune militante communiste Jeanne Corbin (1906-1944). Le père, alors témoin de sa participation dans la grève des bûcherons de Rouyn en 1933, développe pour elle un amour platonique que sa femme et ses filles partageront à leur tour. À travers la voix de la petite Jeanne, la cadette de famille devenue adulte, le lecteur plonge dans cette enfance singulière marquée par un idéal de vie et une mobilité continuelle.

Si la narratrice est née Rouyn (17), son père, pour sa part, a suivi « la route des sans-travail », « la route de la liberté » : de « Belle River », sa ville natale, il était passé par « Toronto, Oshawa, et North Bay », avant d'atterrir dans cette ville qui engageait, à l'époque, des travailleurs de toutes les nationalités – « Finlandais, Croates, Biélorusses, et que sais-je encore, immigrants, chômeurs, paumés de toutes sortes chassés des villes anémiées du sud, avec pour seul espoir et passeport des mains qui disaient l'habitude des charges lourdes et du labeur humblement consenti » (27). Aussi Jeanne confie-t-elle que la raison pour laquelle sa famille était proche de ces immigrants, c'est parce qu'ils avaient pratiquement « la même vie » (28). Ce texte convoque donc d'emblée l'image d'une population composée d'expatriés pour qui le retour ne semble pas une option.

Cet assemblage de travailleurs venus d'ailleurs se retrouve également dans *Les héritiers de la mine*. Dans ce drame familial, le père de la famille Cardinal, tout comme le père de Jeanne, a déménagé à Norco pour des motifs de subsistance : prospecteur pendant des années pour la Northern Consolidated, il a continué d'exploiter clandestinement un filon d'or une fois la mine fermée. Comme cette activité illégale ne pouvait se poursuivre que dans l'anonymat, il a chargé ses vingt-et-un enfants d'entreprendre une véritable « guerre de dévastation » ayant comme but de fuir les derniers habitants des lieux (142). La narration, menée par six de ses enfants devenus

adultes, amène progressivement le lecteur à comprendre le secret qui entoure la disparition de l'une de leurs sœurs.

Comme dans le récit de Jeanne, ce texte met en scène une communauté isolée composée de travailleurs migrants. Force est d'admettre toutefois que la population de Norco n'a pas la saveur internationale de celle de Rouyn, une impression portée par la connotation française des noms de famille des voisins, soit les « Larose », « Morin » et les « Boissonneault » (50). Il ne s'agit pourtant pas moins d'une population d'« étrangers », la ville ayant poussé pratiquement en une nuit. D'ailleurs, seule une génération viendra de Norco, soit les enfants nés au cours de la courte période d'exploitation. Et comme pour solidifier cette image d'une ville intérimaire, il est question de plus d'une maison qu'on aurait déplacée sur les lieux, à commencer par celle des Cardinal.

Pour ces deux récits, tout fantasme de permanence et de continuité semble empêché d'emblée par la nature singulière de ces villes nordiques, des villes champignons précarisées par leur unique vocation. Chez Saucier, ces localités isolées constituent un passage dans une mobilité qui se refuse toute nostalgie de l'origine. Et si le départ originel n'implique pas un retour, il laisse non moins supposer d'autres départs. D'ailleurs, dans *Les héritiers de la mine*, aucun membre de la famille ne passera toute sa vie à Norco. Certains s'exileront sur d'autres continents, d'autres ailleurs en province. Une seule refusera cependant d'y remettre, soit Carmelle, la sœur jumelle d'Angèle, celle dont les circonstances de la « disparition », gardées secrètes, constituent le nœud de l'intrigue. En deuil et en colère contre les siens, Carmelle se mariera avec un Inuk de la péninsule de l'Ungava avec qui elle aura deux fils (61) ; elle vivra parmi eux au point de se considérer comme l'un des leurs (108).

Ce désir affirmé de rompre définitivement avec l'origine réapparaît dans les plus récents romans de Saucier, *Il pleuvait des oiseaux* et *À train perdu*. Dans le premier, le lecteur découvre, par le biais d'une narration polyphonique, le parcours « de trois vieillards qui ont choisi de disparaître en forêt. Trois êtres épris de liberté » (*Pleuvait*, 9). Le personnage de Bruno, l'un des narrateurs qui partagent leur univers, les présente en ces mots :

Ted était un être brisé, Charlie un amoureux de la nature et Tom avait vécu tout ce qu'il est permis de vivre. Une journée après l'autre, ils ont vieilli ensemble, ils ont atteint le grand âge. Ils avaient laissé derrière eux une vie sur laquelle ils avaient fermé la porte. Aucune envie d'y revenir, aucune autre envie que se lever le matin avec le sentiment d'avoir une journée bien à eux et personne qui trouve à y redire.  
(39)

Dans ce récit, qui a comme fil d'Ariane l'histoire des grands feux ayant ravagé le nord de l'Ontario au début du vingtième siècle, l'auteure semble s'être amusée à multiplier les figures du nomade. Outre ces trois hommes âgés, il y a Marie-Desneiges une dame de quatre-vingt-deux ans qui, fuyant une vie d'internement, insuffle une nouvelle dynamique en venant se joindre à leur petit groupe (51-63). Et il y a aussi leurs acolytes, Steve et Bruno, deux hommes qui ont choisi de vivre en marge de la civilisation – et de la loi. Pour tous ses êtres de papier, toute idée de retour s'avère non seulement absente du champ des possibles, mais exécration, indésirable.

Quant *À train perdu*, le plus récent roman de l'auteure, il débute sur cette affirmation : « Le 24 septembre 2012, Gladys Comeau est montée à bord du Northlander et on ne l'a plus revue à Swastika » (11). Le lecteur découvrira, par le truchement d'une narration portée par un personnage-chroniqueur, que si cette dame, elle aussi âgée, s'est jetée dans le train, c'était pour laisser le destin placer sur sa route une personne qui saurait prendre soin de sa fille, une femme de plus de cinquante ans, présentant des troubles de comportement et des idées suicidaires. Revenir n'a jamais été, pour la protagoniste, une option. La chance lui sourit en plaçant sur son parcours Janelle, une autre « voyageuse aguerrie » (108), une « aventureuse » ayant elle aussi connu la route et les trains (112).

Outre les travailleurs immigrés des premiers romans, les départs permanents relevés dans ces récits s'avèrent motivés non pas par une nécessité de subsistance, mais par un appel d'une autre nature. Avant de tenter d'apporter un éclairage sur ces vecteurs de déplacement, voyons la manière dont se déploient les représentations d'une mobilité avec ancrage, c'est-à-dire les personnages dont la mobilité n'obéit pas à un tracé unidirectionnel d'un point A à un point B. Leurs déplacements est fait plutôt de circonvolutions entre un centre/chez soi et des ailleurs multiples.

### **Mobilité temporaire ou sporadique**

Quoique l'imaginaire de Saucier multiplie les figures d'exilés, il constitue également un terrain fertile pour ces êtres qui refusent l'immobilité. Parmi ces derniers, l'on relève notamment quatre personnages qui occupent la fonction de journaliste : il y a la petite Jeanne (*Jeanne*), El Toro, Lucien de son vrai nom (*Héritiers*), Ange-Aimée (*Pleuvait*) et le narrateur anonyme de *À train perdu*. Dans les circonvolutions qui les éloignent de leur domicile, les trois premiers empruntent les routes, le dernier, les rails. Jeanne, journaliste de métier confie avoir hérité du

nomadisme de son père : « J'ai pris le goût à la route. [...] Je suis toujours sur la route, je parcours la même contrée mélancolique et sauvage, avec des journaux plein ma voiture, qui ne sont pas communiste [...], et je suis toujours habitée par cette voix ronde et chaude qui m'a appris à espérer un monde meilleur » (*Jeanne*, 11). C'est un peu comme si les souvenirs qui la transportent vers son enfance, une époque où se croise et se décroise l'histoire de Jeanne, des luttes ouvrières et de l'amour de son père, ne peuvent apparaître et prendre vie que dans la voiture qui l'éloigne momentanément de sa propre famille. Quant à El Toro (*Pleuvait*), ses déplacements sont dictés par son désir de faire la lumière sur la mort de sa sœur. Sa famille étant désormais éparpillée aux quatre coins du monde, il entreprend de pister chacun d'entre-deux dans le but de leur soutirer leur version des faits. Pour Ange-Aimée (*Pleuvait*) et le narrateur anonyme de *À train perdu*, les déplacements revêtent des schémas similaires. Tous deux recherchent l'objet de leur enquête : la première, plus photographe que journaliste, collectionne le portrait des survivants des grands feux ; le second, cette vieille dame étrange qui aurait disparu dans un train du nord. Pour ces quatre personnages, l'immobilité n'est pas une option – tout comme l'exil permanent n'est pas une option. Leur vie s'accommode d'une non-sédentarité ressentie davantage comme une pulsion que comme une imposition. Loin d'être des victimes de leur désir, ils ressortent à la lecture tel des individus ayant refusé le statu quo d'un quotidien prédictible et répétitif à la faveur d'une vie portée par un projet personnel.

Pour plusieurs de ces personnages qui échappent à une sédentarité figée, la nature de l'impulsion qui les pousse à arpenter le nord, se révèle peu lumineuse, voire souvent funeste. Dans *À train perdu*, Janelle apparaît comme un individu en fuite, sans cesse en mouvement, incapable de rester sur place plus longtemps qu'il ne le faut et s'en allant vers d'autres horizons à la moindre occasion – un comportement qui lui donne l'apparence d'une bête traquée (112). Dans *Les héritiers de la mine*, l'enfance à Norco est le prélude, pour la grande majorité des frères et sœurs, à une vie d'errance ou de séclusion, coupée des leurs et de leurs racines. S'ils repassent un jour à Norco, c'est souvent poussés par le doute, la culpabilité et les remords. Ces visites confirment alors un décalage, marquent une déception, comme le montre cette réflexion de l'aînée lors d'un de ses fameux retours :

Norco n'est plus qu'un champ cerné par la forêt. L'impression d'immensité que j'avais autrefois se heurte à tous ces arbres qui ont poussé un peu partout. [...] Je ne reconnais pas Norco. Ses maisons en ruine, ses carcasses d'autos, tout a été

aplani sous un couvert d'herbe. La forêt prépare son avancée, et la mine, terrée dans la montagne en surplomb, attend que je lui jette un regard. Je n'en ferai rien. (50)

Le récit progressant, il devient évident que le ressenti n'est pas sans lien avec le drame d'Angèle, cette sœur qui avait vécu à la fois parmi les siens et à l'extérieur de leur rang. Lorsque les jumelles n'avaient que cinq ans, les McDougall, « des gens d'argent » qui vivaient à Westmount et pour qui le père Cardinal faisait des travaux de prospection, avaient offert de les adopter (63). L'offre avait créé tout un émoi chez les enfants et seule Angèle avait vu l'avantage d'un compromis. Son enfance, différente de celle de ses frères et sœurs, a dès lors été marquée par de nombreux allers-retours entre Montréal et la maison familiale. Ses migrations suivaient les saisons : d'abord les vacances d'été, de courte durée, puis le collège privé, de septembre à juin. On ne lui pardonnera d'ailleurs jamais d'avoir fait le pari difficilement tenable de se maintenir dans l'entre-deux. Parmi cette kyrielle de rebelles assumés que sont les Cardinal, il n'y a qu'elle qui a pu et su assumer une ambivalence identitaire, ambivalence que traduisaient ses déplacements constants.

### **Errance et itinérance**

Faut-il rattacher ce dernier groupe de personnages à l'errance ? Dans *À train perdu*, le cas est, très tôt dans la lecture, en quelque sorte classé : « le 24 septembre 2012 » débute alors « l'errance » de Gladys Comeau, et par conséquent, celle du narrateur-pisteur (11). Cette « fuite éperdue », parce loin d'être dépourvue d'intention, se refuse à notre sens à la définition même de l'errance (11) – à moins qu'il suffise, pour errer, de ne pas avoir de direction ? Le personnage de Janelle présente un cas de figure différent. Celle qui prend Gladys sous ses ailes, le narrateur la désigne comme une « itinérante » (107), tout en faisant toutefois mention d'un chez soi : la chambre de sa sœur constitue « le seul ancrage dans sa vie d'errance » (109). Au Québec, est itinérant celui qui se retrouve sans abri. L'on peut donc errer sans être itinérant – mais l'itinérant doit bien finir toujours par errer. D'un point de vue étymologique, l'itinérance vient de « voyage », l'errance, de « vagabondage » – et puis errer peut aussi prendre le sens de faire fausse route, de se tromper.

Voulant de démêler ces deux notions, je suis tombée sur un essai de Jean-Ernest Joos paru dans la revue *Liberté*. « L'itinérant, dit-il, habite les espaces, souvent réellement, mais plus souvent encore symboliquement » et, contrairement à « la figure du flâneur de Walter Benjamin », « il a toujours en fait un itinéraire, il circule à travers les espaces urbains en créant son propre parcours

et, à travers son parcours, il met en place un monde, le sien » (27-28). Dans cette lecture, l'itinérance s'accommode d'une spontanéité dans le geste : ni préétabli ni fixé d'avance, l'itinérant crée son parcours au fil de ses déplacements. Ce serait donc dire que celui qui erre et l'itinérant se déplacent tous deux sans direction préétablie – mais, contrairement au premier, le second est en train de se construire un parcours, un chemin qu'il pourra emprunter à nouveau en cas de besoin.

Dans une perspective pragmatique, il ne fait aucun doute que les textes de Saucier, à l'instar des romans de la route, demandent au lecteur de reconstruire le parcours de ceux dont l'histoire est mise en récit. Unique cas de figure : cette carte placée juste avant la page de départ de *À train perdu*. Recouvrant entièrement les pages de gauche et de droite, elle présente le tracé à la main de quatre lignes de chemin de fer, chacune identifiée par son nom, reliant une vingtaine de villes de l'Ontario et du Québec. Cet aide-visuel, qui sied au récit de voyage, facilite la localisation géographique des lieux traversés par la protagoniste, souvent des petites localités méconnues, parce que situées au nord des grands espaces urbains. Pour tous les autres récits, le lecteur ne bénéficie pas d'un même accompagnement et doit seul tenter l'exercice de synthèse du tracé.

Je ferme cette parenthèse pour revenir à cette idée de Joos à propos de l'invention sociale comme condition *sine qua non* de l'itinérance. Au moyen de l'« occupation et de la marche » l'itinérant « met en place », dit-il, son univers :

Ce faisant, il crée très souvent des formes nouvelles de socialisation. L'itinérant n'est pas – au contraire du flâneur – un individualiste. Même dans sa forme la plus psychotique, il est toujours en attente, en demande. La régularité même de ses itinéraires est là pour l'attester. Les itinéraires sont aussi des lieux de reconnaissance, dans tous les sens du terme. Ils sont faits pour se croiser, et produisent ainsi des points de rencontre et de socialisation. (Joos 28)

Chez Saucier, la mobilité, qu'elle soit définitive ou ancrée, ne conduit pas à l'isolement. Ceux qui se déplacent sous la pulsion d'un manque, d'une absence, établiront ailleurs de nouvelles filiations. C'est l'histoire de Carmelle (*Héritiers*) qui devient innue après avoir fui Norco et du père de Jeanne qui enfile les kilomètres sur la route dans un effort pour soutenir la communauté communiste du nord (*Jeanne*). C'est aussi l'histoire de pratiquement tous ceux qui habitent ou gravitent autour du campement des vieillards, endroit que les narrateurs désignent sous l'appellation de « la communauté du lac » (*Pleuvait*, 85). Ted, Charlie, Tom, Steve et Bruno ont vécu leur vie sans faire de concession et s'ils se sont retrouvés ensemble, c'est d'abord sous l'égide de leur esprit libertaire. Parmi eux, il y a aussi cette photographe, Ange-Aimée, qui, se prenant d'amitié pour Marie-Desneiges, se découvre « profondément émue d'assister à l'éclosion d'une nouvelle vie » (100).



C'est cette même valorisation, cette sensibilité à ce que l'humain a de plus authentique en lui, qui l'a préalablement poussée à parcourir des kilomètres à la recherche des témoins vivants des grands feux. À l'origine, elle se sera « laissée porter par une quête qu'elle ne comprenait pas tout à fait » (79). Il lui faudra faire la rencontre de cette dame pour voir aboutir son projet et son esprit s'apaiser, impression notamment rendue par l'arrivée tardive d'un désignateur pour ce personnage : d'abord privée de nom, la photographe ne devient « Ange-Aimée » qu'une fois solidement ancrée dans le cœur de son amie. L'histoire de son itinérance commence sous une poussée de l'intérieur pour s'éteindre dans le pli d'une relation humaine sans compromis – une histoire commune à plusieurs des nomades de papiers imaginés par Saucier. L'itinérance n'est pas l'errance, mais les personnages dont j'ai tenté jusqu'ici de faire la synthèse, tous types de mobilités confondus, finissent nombreux, en fin de compte, par se retrouver parmi des êtres qui leur ressemblent – et qui, inévitablement, sortent eux aussi des cadres attendus.

### **Le Nord, terre des nomades**

Le Nord, cadre spatial commun à tous ces romans, joue essentiellement sur l'imaginaire « de l'aventurier, du coureur des bois et de l'explorateur », un des quatre axes nordiques développés par Daniel Chartier (15). Norco (*Héritiers*), ville minière désaffectée, apparaît notamment comme la quintessence de l'espace de transgression, ou encore, pour reprendre une expression utilisée par Isabelle Kirouac-Massicotte dans son essai sur l'imaginaire minier, comme le parfait « refuge des inadaptés » (98). Dans le cas du récit de Saucier, cette impression de lecture est imputable en grande partie aux descriptions souvent scrabbleuses des méfaits et des cruautés infligés aux habitants de la ville par les enfants de la famille Cardinal. Ces jeunes voyous, motivés par l'objectif de détourner l'attention des activités illégales du père, paraden les « carcasses » des chats « à moitié décomposés » des voisins à bouts de perche, multiplient les « feux d'herbes » qu'ils « amènent la porte de leur maison » et les actes d'« humiliation » (*Héritiers*, 102). Et tandis que ce même empan sémantique de la ville fantôme se retrouve dans *Jeanne sur les routes* (17) et *À train perdu* (185), il convoque moins l'idée de l'illégalité que celle d'un refuge pour des êtres épris de liberté. Seul *Il pleuvait des oiseaux* réunit ces deux topoï. Le Nord y est dépeint comme le lieu de prédilection de ceux qui ont carrément décroché de la société, mais qui, pour subvenir à leur existence, ont fait le pari de s'entraider, quitte à vivre dans l'illégalité. À cet égard, ce n'est

que tard dans la lecture que le texte révèle la véritable occupation des vieillards : l'opération d'une plantation de marijuana (*Pleuvait*, 111).

Le retour du même tient donc à cette enfilade de nomades allergiques à l'autorité, refusant la rigidité d'une vie rangée. C'est là une observation qui rejoint la perspective que la littéraire Karin Schwerdtner défend dans son essai sur l'errance au féminin. La chercheuse, s'appuyant sur deux romans français<sup>1</sup>, démontre que la mobilité des personnages représentant des femmes met en jeu l'image d'une « résistance aux rigidités de toutes sortes » (n.p.). Chez Saucier, l'impulsion du départ, ou des départs, s'accompagne dans bien des circonstances d'un désir de sortir du cadre, du moule, et ce nonobstant le genre sexué des personnages. Tom avait été « passeur d'or » (*Pleuvait*, 24), Charlie, un trappeur, avant que tous deux délaissent femme et enfants pour vie de reclus (27-39). Steve était lui aussi un « homme qui a [...] refusé le monde » (49). Lui et Bruno partagent d'ailleurs le même dédain pour la vie rangée, une spécification explicitement apportée par la voix du seul narrateur qui n'est pas interne à l'histoire : « Ce qu'il faut comprendre de Steve et Bruno, c'est qu'ils aiment l'illégalité. Leur amitié est basée sur ce besoin qu'ils ont de se sentir de l'autre côté des choses, ce reversant un peu abrupt, un peu glissant, connu d'eux seuls, ce qui leur donne le sentiment d'une liberté extraordinaire » (49). Leur résistance à suivre le modèle d'une domesticité rangée trouve écho dans la narratrice de *Jeanne sur les routes*. Tôt dans la lecture, celle-ci, parlant de son âme vagabonde, précise n'avoir « jamais eu d'inclination pour la vie domestique » (13), affirmation que viennent amplifier les comparaisons subséquentes avec ses sœurs qui, une fois mariées, ont « dilapidé leur héritage idéologique dans les grands magasins (68). Si Jeanne a elle aussi goûté un moment aux joies du mariage, elle a préféré cumuler les amants que la route lui procurait (141). À se focaliser ainsi sur ces marginaux, une distinction apparaît : la délinquance est l'affaire des hommes. Il reste que le mobile à l'origine de nombreux déplacements peut se lire comme un refus de céder à la pression homogénéisante du nombre et de vivre sans concession. Et c'est en fuyant un cadre trop rigide que les exilés finissent par retrouver d'autres semblables. Qui se ressemble s'assemble – devise qui pourrait expliquer le surnombre de nomades dans l'œuvre de cette auteure. XXX

### Roman de la fin

La quête de liberté et le désir d'une socialisation authentique ne sont pas les seuls vecteurs de déplacement identifiés dans cette enquête : la mobilité s'avère parfois fille de la mort, une observation que défend aussi Francis Langevin dans son essai sur la région, la mort et la filiation.

À lire les fictions québécoises récentes, on pourrait dire de la mort qu'elle est une fonction cardinale de la représentation de la région, à travers notamment les motifs migratoires du retour, de l'exil et de la transhumance. C'est la mort imminente, subite, mystérieuse ou banale d'un parent qui motive un mouvement des personnages vers la région d'origine, ou encore qui motive leur départ de cette région. (Langevin 30)

Indirectement, c'est aussi la mort qui pousse plusieurs des êtres fictifs imaginés par Saucier sur la route. Si dans *Les héritiers de la mine*, c'est une célébration, et non la mort, qui ramènent les vingt-et-un enfants en région, il reste que c'est le fantôme d'Angèle motive les déplacements (exils volontaires et retours sporadiques) effectués par la progéniture durant les trente années qui suivent l'éclatement de la famille. Quant à la narratrice de *Jeanne sur les routes*, ce qui l'amène à avaler de l'asphalte pendant plus de trente ans se résume à deux choses : le fantôme de Jeanne Corbin et le fantôme de son père. On l'imagine le né calé dans les cahiers de ce dernier (*Jeanne* 15), l'esprit perdu dans le dédale d'une enfance ficelée autour cette héroïne à la vie abrégée, une obsession qu'elle annonce dès l'incipit : « je serai toujours aux prises avec cette exigence qui me porte à vouloir élever un être supérieur sur les gravats de ma personne » (*Jeanne* 9). Enfin, il y a aussi l'excipit qui vient assombrir la relation père-fille en laissant planer le spectre de l'inceste. Si aucune limite n'est à proprement dit franchies, les conséquences n'en sont pas moins dramatiques : le père disparaît et jamais plus personne ne le revoit — un élément du passé de la narratrice qui insuffle une nouvelle couleur au nomadisme de celle-ci.

La mobilité et la mort se croisent et se décroisent également dans *Il pleuvait des oiseaux* et *À train perdu* — des œuvres que nous qualifions de « romans de la fin », une désignation qui repose moins sur l'âge avancé des protagonistes que sur leur lucidité face à la vie, la leur et celle de ceux dont ils sont proches. Dans le premier récit, Tom et Charlie ont échappé à la mort avant de se retrouver dans les bois : le premier buvait trop, le second était décompté (*Pleuvait* 27-28 ; 38-39). Il y a aussi cette entente qu'ils avaient prise avec Ted, « un pacte de mort », et non pas de suicide, le mot étant, comme le résume Bruno, « trop lourd, trop pathétique pour une chose qui, en fin de compte, ne les impressionnait pas tellement » (*Pleuvait* 35). Et si l'arrivée de Marie-

Desneiges déplace temporairement la focale, le lecteur est averti que la mort, « leur vieille amie » n'est jamais très loin (Pleuvait 100). Le texte se clôt d'ailleurs sur ce rappel :

On ne sait pas si la lettre s'est rendue à sa destinataire. L'exposition a été un succès. Tous les tableaux se sont vendus et il y a eu un article élogieux dans le *Globe and Mail*. L'argent de la vente des tableaux a été placé en fidéicommiss et attend un revirement de l'histoire. Et la mort ? Et bien, elle rôde encore. Il ne faut pas s'en faire avec la mort, elle rôde dans toutes les histoires. (Pleuvait 179)

Cet excipit vient en fait confirmer les paroles de Tom en début de récit : ce qui les avait amenés dans « ce coin perdu », c'était bien « la liberté de choisir [leur] vie », mais aussi « [leur] mort » (Pleuvait 26) : « Ce qui leur importait, c'était d'être libres, autant dans la vie qu'à la mort, et ils avaient conclu une entente » (Pleuvait 35). Ces mêmes velléités de résistance et d'autonomie réapparaissent dans *À train perdu* alors que le narrateur, sur la piste de Gladys, revisite une petite ville du nord du nom de Clova. À ce point de l'histoire, il sait que la vieille s'y est rendue avec Janelle pour mourir : « Je connais la petite ville de Clova et je ne m'étonne pas qu'on ait laissé des visiteuses s'enfermer dans une chambre pendant des jours sans s'en alarmer ni intervenir d'aucune façon. S'il y a une chose qu'on privilégie à Clova, c'est bien la liberté. Vivre et laisser vivre, c'est la règle des lieux. Même si dans ce cas il s'agissait de laisser vivre et mourir » (185). S'il fallait un seul passage dans toute l'œuvre de Saucier qui pourrait résumer le topos du Nord, ce serait cette perspective sur Clova. Qu'il s'agisse de Norco (*Héritiers*), Rouyn (*Jeanne*), Swastika (*Train*), ou le campement des vieux (Pleuvait), le cadre spatial est toujours le même : une région isolée où se retrouve une communauté d'excentriques vivant sous le seul crédo d'une farouche indépendance. Et pour ce qui est du récit de Gladys, la mort s'avère le principal vecteur de l'action, principal vecteur de déplacement. C'est l'annonce de ses jours décomptés qui propulse la protagoniste sur les trains (*Train* 148). La mort est aussi ce qui cause l'itinérance de Janelle, celle qui, dans l'histoire, prend la figure de « la fille du pharaon » (en référence à celle qui aurait recueilli Moïse bébé) (*Train* 243). Le narrateur la présente d'ailleurs comme une « itinérante » (107) qui fuyait les responsabilités, n'aimait pas « les vieux » et avait « une peur bleue de la mort » (109). Enfin, il y a aussi ce personnage de Lisana, la fille de Gladys, dont nous avons très peu parlé jusqu'ici, mais qui, dans son désir de mourir, pousse sa mère sur les trains. Il faudra la mort de sa mère pour qu'elle fasse la paix avec la mort et qu'elle quitte enfin Swastika (*Train* 200), un départ qui la mène à Toronto — un chemin inverse aux nomades rencontrés dans l'œuvre de Saucier.

Les excipits de ces quatre récits installent les protagonistes dans une sereine lucidité face à la mort, la leur, mais aussi celle de leur milieu, à savoir ces villes-fantômes, vestiges d'une autre époque, plus glorieuse, mais non moins éphémère. L'inévitabilité de la fin est regardée dans les yeux : et quitte à mourir un jour, autant vivre pleinement sa vie, en marge des codes et des normes autoritaires, des sociétés homogénéisantes.

## Conclusion

Les déplacements recensés dans l'imaginaire romanesque de Saucier convoquent dans leur ensemble la question du sens de la vie, ou de son non-sens. Parmi le grand nombre de personnages en mouvement, peu d'entre eux s'avèrent des étrangers de l'extérieurs, c'est-à-dire des migrants en provenance de pays autres que le Canada. Aussi, l'exil, souvent volontaire, est généralement poussé non pas par nécessité de subsistance, mais bien par un désir de liberté, d'authenticité, et ce jusque dans la mort. C'est donc une mobilité qui, s'éloignant des enjeux identitaires, conduit à des questionnements ou des réalités universels, voire transculturels. Il ressort de nos lectures en rafale une empathie pour les marginaux, ceux qui ne craignent pas de vivre leur vie à leur manière, quitte à occuper les franges d'une société qui ne les comprend pas ou pour laquelle ils ont peu d'affection, d'attirance. Des nomades, des exilés, des voyageurs, nous en avons sans doute oublié en chemin — impossible de tous les introduire, les classer, les comparer. Si le ratissage n'est pas complet ni exhaustif, il n'est pas moins révélateur de la poétique de la mobilité telle que déployée dans ces quatre récits.

Il n'a jamais été question de défendre la thèse d'un modèle dominant de la représentation de la mobilité dans la littérature contemporaine. La mobilité dans l'œuvre de Saucier, c'est la mobilité dans l'œuvre de Saucier. Et quoique son imaginaire ne puisse faire autrement que de se retrouver au carrefour de « tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit » et se parle, bref quelque chose qui serait de l'ordre du discours social tel que pensé notamment par Marc Angenot (20), nous ne l'élevons pas en preuve d'un changement de paradigme absolu dans la mise en récit de l'exil et de l'éloignement. Cela dit, en fin de parcours, c'est plutôt la grande proximité de nos observations avec celles de Langevin qui nous étonne. Mort et région, mort et mobilité, mort et socialisation : Langevin introduit, en conclusion de son essai, l'hypothèse d'un postrégionalisme (27) — les romans de Saucier s'installeraient confortablement dans le sillage de cette tendance. À moins qu'il ne faille plutôt s'intéresser à la mort, voir si elle imprègne aussi le roman urbain contemporain,

fouiller un corpus plus large, réunissant plusieurs auteurs — et ce même si on sait très bien qu’au fond, la mort, « elle rôde dans toutes les histoires » (*Pleuvait* 179).

### Bibliographie

- Bredeloup, Sylvie. « De l’Europe vers les Suds : nouvelles itinérances ou migrations à rebours ? » *Autrepart* 77.1 (2016). 3-15.
- Amrit, Hélène et Vijaya Rao. « Éditorial-l’Extrême contemporain en littérature et culture québécoises ». *Interfaces Brasil/Canada* 20 (2020). 1-12.
- Joos, Jean-Ernest. « Nostalgies de l’itinérance ». *Liberté* 42.1 (2010). 27-31.
- Chartier, Daniel. « Au nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives ». *Problématiques de l’imaginaire du nord en littérature, cinéma et arts visuels*. Dir. Joël Bouchard, Daniel Chartier et Amélie Nadeau. Montréal : Université du Québec à Montréal, Département d’études littéraires, coll. « Figura », 2004. 9-26.
- Schwerdtner, Karin. « Errances au féminin, refus du figé ». *Migrations, exils, errances et écritures*. Paris : PU de Paris Nanterre, 2012.
- Langevin, Francis. « MOURIR EN RÉGION ». *Voix et Images* 45.1-133 (2019). 29-47.
- Saucier, Jocelyne. *Les héritiers de la mine*. Montréal : XYZ, 2000.
- . *Jeanne sur les routes*. Montréal : XYZ, 2006.
- . *Il pleuvait des oiseaux*. Montréal : XYZ, 2011.
- . *À train perdu*. Montréal : XYZ, 2020.
- Kirouac-Massicotte, Isabelle. « Des mines littéraires. L’imaginaire minier dans les littératures de l’Abitibi et du nord de l’Ontario ». Thèse, Université d’Ottawa, 2016.

---

#### Note

<sup>1</sup> Les deux romans sont *Voyages de l’autre côté* (1975) de Jean-Marie Le Clézio et *N’zid* (2001) de Malika Mokeddem.